

ces lui permissent de partir le jour même, afin d'aller défendre son pays sacrifié — car M. de Vaunaye ne se faisait, hélas ! aucune illusion sur l'issue de la campagne ; — mais c'était matériellement impossible : malgré toute son activité, la succession de son oncle le clouait là, pour un mois, deux mois, peut-être : les affaires pendantes devaient recevoir une solution avant son départ, et sa présence était absolument nécessaire pour les terminer.

Chaque semaine, depuis son arrivée sur le nouveau continent, il avait écrit aux parents de Léonie ; plusieurs réponses lui étaient parvenues. Les événements qui se succédaient si rapidement en France servaient de thème à cette correspondance : quant au mariage, on en parlait fort peu ; on y songerait plus tard, dans des temps meilleurs.

Le moment arriva, enfin, où Gaston de Vaunaye put retenir sa place sur un paquebot en partance pour Liverpool ; ses affaires étaient achevées ; le nouveau propriétaire de l'usine avait versé la moitié des fonds, selon les conventions, à la banque de New-York et pris possession de son nouveau domaine ; toutes les garanties désirables étaient données pour toucher le reste, à l'heure et à la date indiquée ; Gaston, son sac de voyage à la main, revint donc à New-York et, quelques jours après, s'embarqua sur le navire qui appareillait pour l'Angleterre.

De Liverpool à Londres, le trajet est insignifiant. Il s'arrêta quelques heures dans cette dernière ville, le temps de prendre un peu de repos et d'envoyer à M. d'Arnel un télégramme lui annonçant pour le lendemain, à six heures du soir son arrivée à Amiens.

Nous avons vu que cette dernière étape s'était effectuée sans incident digne d'être noté.

III

La famille d'Arnel attendait sur le perron du château le voyageur.

Apercevant la voiture, dans la longue avenue de peupliers conduisant jusqu'à la route, M. d'Arnel se détacha du groupe qui l'accompagnait et s'avança vers Gaston venant de mettre pied à terre.

— Heureux de vous revoir, cher Monsieur, s'écria le père de Léonie, en serrant vivement la main du jeune homme.

— Bonheur partagé, je vous l'assure, répondit tout ému M. de Vaunaye.

— Mme d'Arnel se demandait, tout à l'heure, si le train n'avait pas éprouvé du retard, si la ligne n'était point coupée ; car, on vous l'a dit, sans doute, les Prussiens marchent sur Amiens ; avant huit jours ils y seront peut-être ; les nouvelles sont navrantes. Voici ces dames.

Gaston salua profondément Mme d'Arnel et lui baisa la main ; c'était s'autoriser d'un second baiser pour Léonie ; M. de Vaunaye le donna aussitôt.

Après quelques instants de conversation au salon, un domestique annonça que Madame était servie ; on se mit à table.

Le repas fut très expansif, sans être gai, pourtant ; on parla d'abord de l'Amérique considérée sous ses différents aspects : climat, mœurs, usages ; puis de Rodolphe d'Erbone, qui n'avait pas été un inconnu pour M. d'Arnel ; de la succession que Gaston venait de recueillir, sans cependant faire la déclaration exacte de son chiffre ; puis une fois encore de la terrible guerre désolant nos provinces de l'Est et du Nord-Est, et de nos efforts pour repousser l'envahisseur.

— J'avais hâte de fouler le sol français, dit Gaston ; il me tardait de reprendre mon uniforme et d'aller combattre aux côtés de nos troupiers : enfin me voici ; je vous jure que je ferai payer cher à l'ennemi son audace.

— Vous voulez reprendre du service ? demanda Mme d'Arnel.

— Avant huit jours, ce sera chose faite, Madame ; je suis jeune, valide, je dois mon dévouement et au besoin ma vie à mon pays, je ne la lui marchanderais pas.

— Très bien, répartit M. d'Arnel, je n'attendais pas moins de votre ardent patriotisme. Voilà de nobles sentiments ; je vous admire.

— Je joins mes félicitations à celles de mon père, poursuivit Léonie, et pendant votre absence — que nous souhaitons la plus courte possible — nous prions Dieu, chaque jour, qu'il vous conserve à notre amitié et à nos espérances.

— Je suis certain de revenir sain et sauf alors, répondit Gaston, en souriant, Dieu saurait-il refuser à l'un de ses anges, une grâce demandée ; non, n'est-ce pas ? Soyons donc pleins de confiance dans le succès et dans mon prochain retour. Demain, dans l'après-midi, je vous demanderai la permission de regagner mon cottage de Méricourt ; de l'uscien à Cerisy-Gailly, c'est l'affaire de quelques heures, et de là chez moi, il n'y a qu'un pas.

La soirée passa avec la rapidité d'un songe ; la bravoure n'exclut pas l'amour, et, nous l'avons dit déjà, Gaston de Vaunaye était fort épris de Mlle d'Arnel. Sans cette fatale guerre, on eût parlé mariage pendant le dîner, la date en aurait été fixée et, un mois à

peine se serait écoulé que l'union des époux fût un fait accompli, tandis que la conversation s'était concentrée en quelque sorte sur des faits de guerre, sur des discussions stratégiques, en vue de nos victoires futures ou en souvenir de nos défaites constatées ; mais le tribut payé aux nouvelles du jour, rien n'empêchait plus Gaston, la veille où il allait quitter de nouveau la jeune fille qu'il adorait, de lui répéter une fois encore combien il l'aimait.

Assis tous les deux près de la fenêtre du salon qui donnait sur le parc, ils regardaient descendre la nuit avec son voile sombre, étoilé, et, la main dans la main, ils parlaient d'avenir, de joies intimes au foyer commun, de bonheur à deux. Dieu a permis que, pour l'homme qui aime et va choisir une compagne, l'espérance seule ait l'accès de son cœur ; qu'elle que soit déjà l'expérience acquise au frottement de la vie, il oublie tout pour n'entrevoir qu'une félicité certaine et durable, qu'un horizon d'azur, en un mot le ciel sur la terre. Pourquoi l'amour ne dure-t-il pas toujours !...

Le lendemain, dans l'après-midi, ainsi qu'il l'avait annoncé, Gaston prit congé de ses hôtes. Il eût mieux valu, peut-être, revenir sur Amiens et de là gagner Villers-Bretonneux ; mais personne n'eut cette pensée ; il fut décidé que le domestique qui, la veille, avait amené M. de Vaunaye, le reconduirait jusqu'à Villers ; on passerait par la forêt de Sains et les racourcis ; de Bretonneux jusqu'à son domicile, Gaston se ferait conduire par une voiture de l'Hôtel du Connétable, tant il avait hâte d'arriver chez lui.

Vers trois heures, M. de Vaunaye, fort ému, quoiqu'il fit tous ses efforts pour ne pas le laisser voir, dit adieu à sa fiancée et à sa famille, et reprit sa place dans la voiture de la veille en promettant d'envoyer de ses nouvelles dans la matinée du surlendemain.

Seul avec lui-même, lorsqu'il eut quitté le château de Saint-Fuscien, Gaston repassa dans son esprit les trois derniers mois qui venaient de finir. « La vie, a dit un philosophe, à deux pôles : l'espérance et le souvenir. Quand on ne va pas vers l'un, il faut revenir vers l'autre »

Gaston n'était pas, certes, à bout d'espérances ; mais, pour l'instant, il revenait aux souvenirs, et ceux-ci se pressaient en foule.

Il y a trois mois, il formait les projets les plus riants ; la vie, selon l'expression antique, lui apparaissait parfumée, ses jours filés de laine blanche mélangée de soie et d'or ; il était riche ; quelques semaines encore et une jeune fille, jolie entre toutes, aimée comme pas une, allait devenir sa femme et éclairer de sa joyeuse présence son foyer si triste, si solitaire depuis la mort de ses parents.

En prévision de cette arrivée bénie, Gaston se disposait à mettre une armée d'ouvriers sur pied, pour restaurer de fond en comble le manoir paternel et le décorer avec tous les raffinements du confortable moderne, lorsque la dépêche de son oncle, qui l'obligeait à partir pour Philadelphie, avait tout arrêté. C'était donc partie remise ; il reprendrait l'affaire à son retour, dans un mois. — Et nous touchons à octobre ! Cent jours ont fui depuis lors. Que d'événements pendant ce trimestre inoubliable ! Il y a trois mois, la France était calme et maîtresse d'elle-même ; à l'heure présente, le sol de la patrie est envahi, nos armées vaincues, notre gloire momentanément éclipsée ! Il y a trois mois, l'agriculture était en fête, l'heure de la moisson allait sonner ; un été radieux brillait sur nos têtes, 1870 devait prendre rang parmi les années d'abondance. O rêve trop vite évanoui !... L'automne est venu : les champs sont dévastés ; les récoltes ont été arrachées avant maturité complète ; les routes sont pleines de paysans affolés emmenant, sur de longues charrettes, leurs mobiliers et leurs familles, et poussant en avant leurs troupeaux exténués. C'est la guerre !... Le terrible fléau a soufflé son haleine empoisonnée sur la France ; la patrie est en danger !...

En songeant à tout cela, Gaston ne put retenir un sanglot. Le Français est né brave, et Gaston l'était entre tous.

Vers six heures du soir, la voiture du comte d'Arnel entra à Villers-Bretonneux, dans la cour de l'hôtel du Connétable. Il y avait un va-et-vient extraordinaire : des familles entières y séjournaient pour la soirée et se disposait, dès le lendemain matin, à reprendre leur course vers l'ouest ; les Prussiens, disaient-ils, n'étaient plus qu'à quinze lieues d'Amiens ; des uhlands avaient été vus à Bertincourt. Il était donc urgent de gagner la Normandie ou la Bretagne pour échapper aux actes de sauvagerie de ces barbares.

Gaston se fit servir à dîner dans sa chambre ; Bernard se proposait de retourner à Saint-Fuscien le soir même ; mais M. de Vaunaye n'y voulut pas consentir, le cheval ayant besoin de repos ; le lendemain, à l'aurore, son conducteur se mettrait en route, Bernard prit congé, le soir même, de Gaston ; ce dernier, après avoir fait porter ses malles dans sa chambre et l'avoir fermée à clef, parcourut la ville, en quête de nouvelles récentes du théâtre de la guerre, et achetant les journaux qui venaient de paraître. Ils annonçaient que tout allait de mal en pis ; l'invasion s'étendait de plus en plus sur nos provinces ; nos pauvres mobiles, inexpérimentés et mal outillés, ne pouvaient tenir tête à une armée aguerrie et disciplinée de longue date. Le désastre était grand et ses ravages incalculables.

Il était minuit lorsque Gaston rentra à l'hôtel pour prendre un